

[Texte]

Mr. Thornton: Let me try to address the first element. Basically, if we are going to help a lot of the poorer countries in areas of food aid, immunization—to handle basic subsistence—in those countries there is a need to develop agriculture where it is possible. I would say it is an area where business can be of assistance, and some of it is in developing their human resources in basic technological transfer. I think that is where some of the education can come in. Not necessarily a business standpoint, but in the educational area, which is a business of sorts, it can be of help.

Mr. de Corneille: In terms of the business world of Canada being able to make a contribution through its expertise and so on—in the same way as it does to communities . . . As good citizens, do you see a role whereby Canadian business can play a charitable role, not necessarily for profit, but to work with the government to carry Canada's flag and Canada's goodwill abroad, as would International Rotary or whatever? Do you see any role of this nature, in terms of Chambers of Commerce and so on having a role to play?

Mr. Seitz: First of all, let me do the reverse of that. I do not think we have suggested the Canadian Chamber of Commerce is the organization that can solve every problem of development. We are not quite so exuberant about these things that we would make such a claim. I think there are other people in a much better position to deal with them than we are in the chamber.

• 1805

Also, let me say that within our organization we do feel there is . . . And it is, in many cases, through co-operative efforts with other organizations like Rotary Clubs—you mentioned Rotary; it is a very good example—but you see, many of those same people who are members of the local Chambers of Commerce are also the members of the Rotary Clubs who are doing these sorts of things. So it becomes somewhat difficult to separate out who is really doing it. It is the same business people who are doing it, but they are doing it through another organization. There are many cases, in most communities, where Rotary and the Chambers of Commerce work very closely together.

Mr. de Corneille: How do we establish a Canadian presence—as we have through CUSO and through various other kinds of organizations and universities by bringing people to Canada—a business presence that has long-range results, even though they may not have short-term results? Are you prepared to feel that there is some value on the part of the government working with private enterprise to subsidize your presence enough that you have at least a break-even position, and can relate to countries as Canadians?

Mr. Seitz: I know a number of instances where Canadian companies carry out particular activities in developing countries and they do not make a penny out of them. But they are looking at what might be the long-term potential for them there.

[Traduction]

M. Thornton: J'essaierai tout d'abord de répondre à la première partie de votre question. En gros, si nous voulons aider les pays les plus pauvres, les aider à se nourrir, à vaincre la maladie—les aider à régler tous ces problèmes fondamentaux de la subsistance—il faut les aider à développer leur agriculture partout où c'est possible. C'est un domaine où les entreprises peuvent apporter leur aide, en développant, entre autres, les ressources humaines grâce à des transferts de technologie. C'est un problème d'éducation. On ne peut pas vraiment considérer l'éducation comme une entreprise—quoiqu'à certains égards—mais c'est une activité utile.

M. de Corneille: Le monde canadien des affaires peut apporter une contribution grâce à son expertise, etc.—tout comme il le fait au niveau des collectivités . . . Faisons preuve de civisme, les entreprises canadiennes peuvent-elles jouer un rôle charitable, à titre non lucratif, en portant le drapeau canadien, en exportant la bonne volonté du Canada à l'étranger de concert avec le gouvernement, comme le fait le *Rotary* international, par exemple? La Chambre de commerce pourrait-elle jouer un rôle de ce genre?

M. Seitz: Pour commencer, permettez-moi d'inverser la proposition. Je ne pense pas avoir suggéré que la Chambre de commerce soit l'organisation pouvant régler tous les problèmes de développement. Notre enthousiasme ne va pas jusque là. Il y en a d'autres qui sont bien mieux placés que nous pour cela.

En outre, permettez-moi de vous dire qu'au sein de notre organisation, nous pensons qu'il y a . . . et dans de nombreux cas, c'est grâce aux efforts de coopération avec d'autres organisations comme les *Rotary Clubs*—vous avez parlé du *Rotary*; c'est un très bon exemple—mais voyez-vous, nombre de ces mêmes personnes qui sont membres des chambres locales de commerce sont également membres des *Rotary Clubs* qui font ces sortes de choses. Il est donc assez difficile de savoir exactement qui fait quoi. Ce sont les mêmes chefs d'entreprises qui le font, mais ils le font au sein d'autres organisations. Dans la majorité des communautés, les *Rotary Clubs* et la chambre de commerce travaillent en étroite collaboration.

M. de Corneille: Comment établir une présence canadienne—comme nous le faisons avec le CUSO et divers autres organisations ou universités qui font venir des gens au Canada—une présence du monde des affaires avec des résultats à long terme, même si les résultats à court terme sont rares? Ne trouveriez-vous pas valable que le gouvernement travaille de concert avec les entreprises privées, subventionne votre présence pour qu'au minimum vous rentriez dans vos frais et que la présence canadienne soit réelle dans ces pays?

M. Seitz: Je connais un certain nombre de compagnies canadiennes qui mènent des activités particulières dans certains pays en voie de développement et qui n'y gagnent pas un sou. Elles tablent sur le long terme.